

LES LANGUES SLAVES DANS LE CONTEXTE DES LANGUES INDOEUROPEENNES

FRANCISCO ADRADOS (Madrid)

В статье рассматривается вопрос о месте славянских языков среди других индоевропейских языков, при этом используются как данные языка, так и результаты новейших археологических исследований. Основным фактором развития морфологических систем языков является грамматикализация; ее механизм иллюстрируется примерами из индоевропейских и славянских языков. Для славянских языков характерны как некоторые архаизмы, засвидетельствованные и анатолийскими языками, так и инновации, общие с греческой группой. Балтославянская группа языков — наиболее консервативная в поздний индоевропейский (индоевропейский III).

The article considers the place of the Slavonic languages among the other Indo-European languages using linguistic data and results from recent archaeological findings. Grammaticalization is the basic factor in the development of the morphological systems; its mechanism is illustrated with examples from the Indo-European and Slavonic languages. The Slavonic languages possess both a number of archaisms which are evidenced by the Anatolian languages, and innovations common to the Greco-Aryan group. The Baltic Slavonic language group is the most conservative group in late Indo-European (Indo-European III).

Les indoeuropéistes et les slavistes s'occupent depuis près d'un siècle de questions telles que la localisation de l'aire d'origine des slaves, la relation entre leur langage et d'autres langues indoeuropéennes apparentées, surtout celles des peuples baltiques, les différences entre les langues slaves, etc. A vrai dire, on a beaucoup avancé dans ces matières, à l'aide soit de la linguistique soit de l'archéologie. Si des opinions contraires subsistent c'est surtout au moment d'interpréter des données par ailleurs généralement acceptées: si tel ou tel élément linguistique, commun, par exemple, aux langues slaves et aux langues baltiques, dérive d'une ancienne unité balto-slave ou s'il vient peut-être de contacts secondaires entre ces deux groupes de langues ou s'il peut aussi bien s'agir de développements parallèles ou d'archaïsmes communs qui ne prouvent rien.

Les opinions que l'on ait sur ces questions dépendent, en réalité, aussi bien de l'interprétation des données concrètes que de la conception générale que l'on ait de l'histoire linguistique, notamment de l'histoire des langues indoeuropéennes. Il est évident que la multiplication des données, sensible dans les dernières décades, est une apportation précieuse.

Dans une série de livres et de travaux que j'ai publiés, depuis plusieurs années, sur l'évolution des langues indoeuropéennes et aussi dans quelques autres de certains de mes disciples, on peut trouver une série de points de vue qui — à mon avis — peuvent avoir une certaine importance en ce qui concerne les langues slaves (cf. Adrados 1973; Adrados 1975; Villar 1974 etc.). Ce sont des points de vue développés, certes, non pas par un slaviste, mais par quelqu'un qui a essayé de placer les faits slaves dans un contexte plus vaste. Il s'agit d'une série de thèses sur l'évolution phonétique de l'indoeuropéen le plus ancien et sur la création progressive de systèmes morphologiques à partir du moment où l'indoeuropéen présentait une morphologie extrêmement simple. L'importance des phénomènes de gramma-

ticalisation en vertu desquels, à l'intérieur de systèmes d'oppositions qui se créaient, certains éléments formels gagnaient des nouvelles valeurs grammaticales, a été spécialement mise en relief dans les travaux de référence. Ces critères peuvent fournir, parfois, un point de repère pour fixer la chronologie de certaines évolutions. Et l'on sait bien que la chronologie est essentielle quand on juge les relations entre les langues.

Avant de faire cette apportation personnelle je désire, néanmoins, offrir une brève ébauche des opinions les plus répandues sur le sujet qui nous intéresse.

Un avertissement préalable me semble nécessaire: je ne prétends pas dans cette exposition aborder le complexe problème de la relation entre le proto-slave et le slave commun; je ne postule même pas une unité linguistique absolue ni de celui-ci ni de celui-là. Si je parle du slave, en réalité je fais allusion aux grandes lignes communes des dialectes slaves, dont la langue de Cyrille et de Méthode donne d'habitude témoignage: je ne veux impliquer rien d'autre. Par ailleurs, l'histoire de la différenciation des langues slaves, telle qu'elle a été ébauchée, par exemple, par Henrik Birnbaum, est exemplaire par rapport à ce qu'on peut attendre d'une étude de la situation du slave à l'intérieur des langues indoeuropéennes (Birnbaum 1966, pp. 153 — 193). Je fais ici allusion à l'entrecroisement de traits linguistiques ayant une chronologie et une origine différentes, au complexe panorama qui n'a rien à voir avec l'ancien schéma de l'arbre généalogique.

La problématique de la relation du slave avec le reste des langues indoeuropéennes présente trois points, par ailleurs étroitement liés entre eux: la relation du slave avec le baltique, que certains auteurs interprètent comme dérivant d'une ancienne unité des deux groupes, la relation du slave (ou du balto-slave) avec d'autres langues, comme le tokharien ou les langues germaniques entre autres, et la localisation et histoire primitive du peuple slave. J'aborderais ces trois points successivement, l'un après l'autre.

Les éléments communs au baltique et au slave sont clairs et incontestables: à partir d'eux la plus ancienne école indoeuropéiste avait construit la théorie de l'unité balto-slave. Cette théorie fut critiquée par Meillet dans son célèbre ouvrage *Les Dialectes Indoeuropéens* (Paris, 1950, p. 40 ss.). En grandes lignes, Meillet pense que les innovations coïncidentes du baltique et du slave procèdent de tendances qui datent de l'indoeuropéen. Il se peut qu'il y ait eu une période de communauté plus ou moins longue, mais il s'agit fondamentalement de langues très conservatrices qui, dans le détail, se comportent indépendamment, par exemple, dans la flexion verbale. Millet est le représentant d'une réaction juste contre la tentation de tirer des conséquences drastiques et précipitées à partir de faits qui ne sont pas absolument décisifs. Mais son étude est, à son tour, très partielle et on pourrait dire qu'elle porte sur des détails plutôt que sur une vision d'ensemble. Aussi a-t-il provoqué une forte réaction de l'école qui postule l'ancienne unité balto-slave: c'est le cas, entre autres, de Szemerényi (1957, p. 97 ss.) et Géorgiev (1966, p. 300 ss.; dans une note de la dite page l'auteur présente une bibliographie relative à diverses opinions dans le même sens).

Cependant, cette opinion n'est pas la seule que l'on puisse entendre. A. Senn, par exemple, fait noter, très justement, que les données historiques ne favorisent pas cette idée, puisque, à la date la plus reculée qui puisse être atteinte, la toponymie, l'archéologie et l'histoire présentent des localisations différentes des peuples baltiques et slaves (Senn 1966, pp. 149 — 151). Pour Senn, le baltique et le slave sont, simplement, le résidu du protoindoeuropéen, ce qui en est resté quand les dialectes voisins commencèrent à se différencier et à entrer dans l'histoire. C'est de cette époque que datent probablement des éléments du baltique et du slave tels que les innovations de l'accent, la déclinaison en *-io* des participes actifs, les nouveaux comparatifs, *men-* (*mun-*) dans les cas obliques du pronom de première personne, le prétérit en *-ē/-ā-*, etc. Mais ceci n'implique pas une unité absolue. D'autres traits communs peuvent venir de contacts postérieurs entre les deux langues ou groupes de langues.

L'opinion de W. Porzig à ce sujet, exposée dans son livre *„Die Gliederung des indogermanischen Sprachgebietes“* (Heidelberg, 1954, surtout p. 164 ss.), n'est pas très différente. Ayant travaillé sur le lexique, comme il est bien su, Porzig reconnaît, bien entendu, la communauté d'éléments entre baltique et slave, mais non pas leur unité. Par opposition du groupe „occidental“, celui du celtique, du latin, de l'osque-ombrien et du germanique, qui présente des innovations exclusives, on peut établir un groupe oriental, celui de l'arien, du baltique, du slave et du grec, qui a en commun des innovations importantes qui atteignent parfois l'arménien, et aussi, à ce qu'il paraît, le thracien et le phrygien. La contiguïté géo-

graphique de ce groupe était déjà probablement brisée vers l'année 2000 av. J. C. Mais certains traits qui unissent le baltique et le slave avec le germanique datent de cette même époque. De cette façon, le baltique et le slave occuperaient une position centrale, avec des isoglosses dans les deux directions.

Ce panorama se présente aussi, par ailleurs, bien qu'avec quelques variations, chez Géorgiev, qui parle d'un contact très étroit entre le balto-slave, le germanique et le tokharien — ce dernier contact ayant été interrompu à une date antérieure au premier.

Nous avons donc fait allusion à deux des trois points que nous avons proposés plus haut : l'unité balto-slave, réelle ou supposée, et la relation de ces langues avec le reste des langues indoeuropéennes. Il y a, en définitive, des isoglosses communes et des autres différentes dans le baltique et dans le slave, et aussi bien le premier que le second présentent des éléments communs avec d'autres langues, occidentales et orientales. Le problème se pose, comme nous l'avons déjà dit, au moment de fixer la chronologie des isoglosses : voir s'il s'agit d'innovations ou d'archaïsmes communs, si elles s'avancent dans une direction ou dans une autre, à un moment de l'histoire ou à un autre. C'est un travail qui n'est pas toujours facile et qui présente des problèmes théoriques dont je me suis occupée plusieurs fois (cf. quelques articles publiés à nouveau dans Adrados 1974). Il est difficile, en définitive, de prendre une décision si ce n'est pas dans une perspective d'ensemble de l'évolution de l'indoeuropéen ; et même encore cela est parfois difficile, puisque cette idée d'ensemble ne peut prétendre saisir tous les détails. Mais c'est précisément parce que dans nos livres cités plus haut nous avons proposé des idées générales sur l'évolution d'ensemble des langues indoeuropéennes qu'il nous semble que nous pouvons faire quelques apports à ce complexe problème.

Mais d'abord il faut encore s'occuper du troisième point : les renseignements archéologiques sur la localisation la plus ancienne du slave et du baltique.

Il faut dire que dernièrement on a beaucoup avancé dans ce domaine et nous pensons que les résultats obtenus peuvent se combiner avec nos propres théories, basées uniquement sur la linguistique, pour compléter le panorama de l'évolution des langues indoeuropéennes. Il est indispensable d'obtenir ce panorama pour pouvoir placer dans une perspective juste l'origine des langues slaves.

Je veux faire allusion ici aux travaux de Larija Gimbutas sur les slaves, les baltiques et les indoeuropéens en général (Gimbutas 1971 ; Gimbutas 1963 ; Gimbutas 1968, pp. 538 — 571). La culture dite des kurgans, qui occupait dans le quatrième millénaire av. J. C. depuis le Nord du Caucase jusqu'au Yenesey, semble correspondre au peuple indoeuropéen original : un peuple nomade de la steppe asiatique, semblable à tous les autres peuples qui postérieurement se sont déversés sur l'Europe ou sur l'Iran et l'Inde. Déjà dans le quatrième millénaire av. J. C., cette culture pénétra, d'une part, en Transcaucasie et ensuite en Asie Mineure, d'autre part dans la région de la culture du Nord du Pont ou de Mariupol et, par la suite, dans les Balkans. Elle occupa ici les anciens domaines de ce qu'on appelle „ancienne culture européenne“, culture agraire dont les indoeuropéens ont assimilé un si grand nombre d'éléments.

Entre les années 2400 et 2200 av. J. C. on trouve déjà les envahisseurs en Grèce et en Asie Mineure, à juger par les dates obtenues à l'aide du carbone 14, en Troie II, Beysultan XIII et à Lerne (dans la couche dite protohelladique II). Après, à partir de l'an 2000, une série de groupes linguistiques surgissent en Europe, alors que les langues indoeuropéennes de l'Inde seraient entrées, selon Gimbutas, à partir du Tourkestan ; cette dernière affirmation demande quelques précisions, étant donné la présence d'éléments indo-iraniens, à la même date, en Asie Mineure et en Mésopotamie, comme nous l'a rappelé dernièrement Mayrhofer (1974).

Il vaut la peine d'examiner pendant quelques instants les plus anciennes phrases de l'expansion indoeuropéenne, avant d'aborder la question des dialectes slaves. Si — et ceci semble absolument vrai — la pénétration à travers le Caucase vers la fin du troisième et, plus tard, du deuxième millénaire av. J. C. de peuples indoeuropéens qui adaptèrent les usages culturels dérivés de la Mésopotamie correspond à ceux que nous pouvons appeler proto-hittites ou, plutôt, peuples de langues indoeuropéennes anatoliennes, nous trouvons ici une coïncidence notable avec des théories sur l'évolution des langues indoeuropéennes que nous avons exposées ailleurs. Selon ces théories, les langues indoeuropéennes anatoliennes conservaient, à grands traits, un stade archaïque de l'indoeuropéen, caractérisé par des

faits phonétiques tels que la préservation partielle des laryngales, et par des traits morphologiques tels que l'absence d'opposition masculin/féminin, les archaïsmes dans la déclinaison, l'absence, dans le verbe, de modes et de flexion sur plusieurs thèmes.

La plupart de ces archaïsmes des langues anatoliennes ont été éliminés par le reste des langues indoeuropéennes; mais des traces subsistent ça et là: il suffit de citer l'absence du subjonctif en slave ou les traces de flexion verbale sur un seul thème en slave et en grec.

On peut en déduire que c'est postérieurement à l'isolement des tribus qui traversent le Caucase, que le reste des peuples indoeuropéens éliminèrent définitivement les laryngales, perfectionnèrent la flexion nominale et la distinction entre l'adjectif et le génitif du nom, introduisirent l'opposition masculin/féminin, créèrent des flexions verbales qui opposent plusieurs thèmes pour distinguer les modes, les temps, les aspects, etc., créèrent de même le système de la comparaison de l'adjectif sur plusieurs thèmes, etc. etc. En laissant, bien entendu, ça et là quelques traits de l'état archaïque, comme il arrive souvent.

L'analyse linguistique — conservation par l'anatolien d'un stade indoeuropéen archaïque — et les renseignements historiques — isolement de ces langues par rapport au reste, qui se produit de bonne heure — coïncident donc. Ceci semble renforcer la thèse qui dit que l'absence, en hittite et en anatolien en général, de certains traits communs à la plupart des langues indoeuropéennes est due non pas à une perte secondaire, comme on a l'habitude de dire, mais précisément à un archaïsme. Je veux bien établir que cette idée de l'archaïsme hittite n'est pas mienne uniquement. Avec des différences plus ou moins grandes, certains linguistes l'ont déjà soutenue. Dans un article récent de mon disciple F. Villar on en peut trouver des renseignements (Villar 1979, pp. 171 — 188).

Cette thèse est d'une grande importance à l'heure de juger les données du slave et de toute autre langue indoeuropéenne quand elles coïncident avec les archaïsmes de l'anatolien. Elle permet de fixer une chronologie de l'évolution et d'éclaircir les relations entre les langues. Il semble évident, par exemple, que si en slave, de même qu'en baltique, le subjonctif est absent, ceci est un archaïsme, ainsi que l'absence d'opposition entre la désinence active et la moyenne (-str en 2^e et 3^e sg., de même que -šta dans la voix active de l'hittite) et que la pervivance du système à thème unique dans certains verbes (prés. moljo/pret. 2^e et 3^e sg. moli, à côté de 1^e molixr; žnajo à côté de žna et žnaxr, etc.).

Mais continuons avec l'expansion des indoeuropéens. Les plus récentes études nous présentent la partie originelle des slaves comme étant située au Nord-Est des Carpathes, s'étendant jusqu'au cours moyen du Dnieper. Au Nord et à l'Est se trouvaient les baltiques, dans une énorme région forestière qui s'étendait depuis la Pommeranie, dans la Mer Baltique, à travers la Pologne, la Biélorussie et la Russie Centrale. C'est une région qui conserve des restes clairs de toponymie baltique.

Au moment historique le plus éloigné dont nous avons constance, nous trouvons des territoires différents pour les slaves et les baltiques: territoires qui ont été profondément modifiés postérieurement par l'expansion slave. Les Slaves en effet ont occupé des territoires qui avant eux appartenaient à des peuples de langue différente: les noms du Dnieper et du Dniester sont considérés thraciens, les Daces et les Gètes parlaient des langues de ce genre au Sud des Carpathes. Dans leur migration vers le Sud, les Slaves furent donc précédés par des peuples de langues thracienne ou thraco-phrygienne: ce sont eux, évidemment, ceux qui ruinèrent l'ancienne culture néolithique et chalcolithique des Balcons. Ils laissèrent aussi des traces en Grèce et migrèrent après en Asie: il suffit de penser aux Phrygiens et sans doute aussi aux Arméniens. A côté de ces langues de type thraco-phrygien il faudrait peut-être placer l'illyrien (et l'albanais, si vraiment il est indépendant de ce dernier), ainsi que le macédonien. Bien entendu, ces peuples furent précédés par les Grecs qui, par le fait d'aller à l'avant-garde des peuples en migration, occupèrent finalement la zone la plus méridionale.

C'est seulement à une date plus récente que les peuples baltiques et slaves entrèrent en contact direct avec des peuples tels que les cymmériens, les scythes et les sarmates, dont la langue était de type iranien. A son tour le territoire de langue iranienne occupait en Asie une vaste étendue qui allait jusqu'au Tourkestan. C'est de là sans doute que ces peuples purent atteindre l'Inde et l'Iran, comme il a été proposé. Ceci est d'autant plus vraisemblable qu'il s'agit d'une route qui fut parcourue plusieurs fois au cours de l'histoire, d'abord par des peuples indoeuropéens tels que les Sakas, les Kushans et les Parthes, ensuite par des peuples non indoeuropéens comme les Mongols.

D'autre part, il paraît difficile de nier que les peuples iraniens, de même que les Phrygiens et les Arméniens, portant du Nord de la Mer Noire, soient venus en Asie Mineure en

traversant les étroits ou bien directement par mer. Autrement on explique mal les vestiges de langue indo-iranienne que l'on trouve en Cappadoce, au royaume Mitanni et dans d'autres points et qui remontent au XIV^e siècle av. J. C. C'est d'ailleurs la route que suivirent incontestablement les Phrygiens.

Ce qui nous intéresse ici c'est de signaler, d'une part, la contiguïté entre ces langues indo-iraniennes et celles des peuples baltiques et slaves, contiguïté qui se traduit par un grand nombre de traits linguistiques communs dont la chronologie serait plutôt récente. Mais d'autre part il y a un autre fait très important. L'indo-iranien, l'arménien et le grec constituent un groupe dialectal comportant des innovations très caractéristiques: c'est là une doctrine qui jouit aujourd'hui d'une grande diffusion et que j'ai moi-même développée dans mes livres (entre autre, cf. Birwé 1956; Adrados 1973, 1974, 1975). Or, il y a eu une contiguïté entre la vaste zone occupée par les langues indo-iraniennes et celle du grec: ce contact avait lieu à travers la zone de langue thraco-phrygienne, que nous connaissons mal, et celle de l'arménien.

De cette façon, la conclusion qu'on avait déjà obtenue à partir de la linguistique, à savoir, l'existence d'un dialecte indoeuropéen représenté pour nous par l'indo-iranien, le grec et l'arménien, se voit confirmée par l'existence d'une contiguïté géographique réelle entre ces langues à un moment donné de l'histoire. Il suffit d'accepter que le thraco-phrygien et peut-être quelques autres langues appartenaient à ce groupe.

Et bien, il me semble que les isoglosses communes au groupe de l'indo-iranien, de l'arménien et du grec, d'une part, et au balto-slave, d'une autre, sont de deux types et de deux dates différentes. Il y a des isoglosses morphologiques d'une grande antiquité et qui résultent du contact des deux groupes linguistiques en question. Et il y a aussi d'autres isoglosses plus récentes, en général d'ordre phonétique, qui sont communes au balto-slave et aux langues satəm du groupe du Sud. Je vais tâcher d'expliquer comment ce double procès de diffusion d'isoglosses a eu lieu.

Mais je dois parler encore avec plus de détail du groupe indoeuropéen méridional que j'appelle indoeuropéen III A ou indo-grec de ses rapports avec le balto-slave.

Les innovations de ce groupe linguistique méridional sont très remarquables. Ce sont les langues qui ont développé le plus le principe de la flexion sur plusieurs thèmes; elles ont créé l'augment, le parfait moyen et le plusqueparfait; elles ont éliminé la flexion semi-thématique; en outre, elles ont développé l'opposition aspectuelle présent/aoriste et un système double de désinences, à savoir, celles de la voix active et celles de la moyenne; avec ce système s'entrecroise un autre, l'opposition des désinences primaires et secondaires. Et bien, contrairement à ceci, le baltique et le slave présentent des archaïsmes que l'on retrouve ou bien en hittite ou bien dans des langues occidentales: flexion semi-thématique, absence du subjonctif, etc. Naturellement, elles présentent aussi des innovations aux langues occidentales, par exemple, la flexion sur deux thèmes.

Pourtant, le panorama est plus complexe. Une isoglosse comme le futur sigmatique, née dans le groupe méridional, est passée au baltique, mais non pas au slave. Par contre, les thèmes de prétérit en -ē et -ā témoignés en indoeuropéen occidental, en tokharien, en baltique et en slave, sont absents de l'indo-grec avec une exception: l'aoriste passif second du grec (on en trouve aussi quelques traces en arménien). Le grec a aussi un prétérit composé en -thē, d'accord avec le modèle balto-slave et occidental.

La relation entre les langues sont donc compliquées: ni en indo-grec ni en balto-slave ni moins encore dans l'indoeuropéen occidental dans sa totalité, on ne trouve jamais une unité absolue. Et pourtant on ne peut pas nier les rapports entre l'indo-grec et le balto-slave, auxquels il faut ajouter quelques uns de date récente auxquels je viens de faire allusion.

Nous avons un problème comparable dans la relation du baltique et du slave avec le germanique: ce sont des langues proches géographiquement depuis l'origine et toute sorte de contacts se sont ajoutés plus tard, à l'époque de la Völkerwanderung et au Moyen Age (on peut en trouver un exposé détaillé dans Dvornik 1956). Encore une fois, la chronologie des isoglosses peut être très variable. Encore une fois, on ne peut parler d'une unité originelle, mais de points de départ proches, de rapprochements et d'éloignements successifs.

Je pense que cette exposition nous a rapproché du but que je m'avais proposé: situer l'origine des langues slaves — du slave commun, si l'on veut — dans l'évolution des langues indoeuropéennes. Je voudrais maintenant approfondir ce point. Mais à cette fin il me

faut présenter une série de réflexions qui sont en rapport avec des idées que j'ai cités plus haut. Ce sont des idées qui ont plus ou moins de précédents dans la bibliographie linguistique selon les cas : j'ai fait allusion, par exemple, à la thèse de l'archaïsme de l'hittite et à celle de l'originalité de l'indo-grec.

Si nous acceptons que les indoeuropéens parlant des langues du groupe de l'hittite ont traversé le Caucase vers 2400/2200 av. J. C. ou peut-être à une date plus reculée encore, s'installant en Anatolie, il est clair que des innovations de l'indoeuropéen que l'on croyait jusqu'à présent appartenir à une date très ancienne, ne se produisirent qu'après ce moment. Je parle de l'élimination des laryngales, du perfectionnement de la flexion nominale (distinction nominatif/génitif, nom/adjectif, singulier/pluriel) et de la création des genres masculin et féminin ainsi que des degrés de l'adjectif et de la flexion verbales sur plusieurs thèmes. Ainsi se forma ce que nous appelons l'indoeuropéen III. Il n'est pas moins clair que, à une date encore plus reculée, dans le quatrième millénaire avant J. C. sans doute, l'indoeuropéen avait développé, entre autres choses, un début de flexion nominale, un adjectif, une opposition de désinences primaires et secondaires aussi bien personnelles que de voix, une opposition entre l'indicatif et l'impératif, etc., c'est-à-dire, les traits préservés plus tard par l'indoeuropéen de type anatolien et que nous classifions comme appartenant à l'indoeuropéen II.

Car, si nous avons vu juste, et en réalité nous n'avons fait que préciser dans le détail quelques propositions d'autres linguistes, à une date encore plus reculée que nous pouvons hypothétiquement placer dans le cinquième millénaire av. J. C. et même avant, l'indoeuropéen — celui que nous appelons indoeuropéen I — était une langue non flexive. Ses mots — mots-racine plus exactement — sont soit des verbes, soit des noms selon leur fonction dans la phrase ; une deuxième série de mots-racine assumait des fonctions qui furent classifiées plus tard comme adverbiales ou pronominales. Les alternances vocaliques, la place de l'accent et l'ordre des mots étaient les principales ressources morphologiques de cette langue monosyllabique.

Dans les livres cités plus haut j'ai précisément essayé d'expliquer le procès par lequel, à partir de ce stade, on arriva à un autre dont la morphologie est caractérisée par des oppositions entre des racines auxquelles on ajoute des suffixes et des désinences qui marquent de nouvelles catégories et fonctions grammaticales. Il faut se rendre compte du fait qu'il s'agit d'un procès dont le début concerne tout l'indoeuropéen du Nord du Caucase (indoeuropéen III) et qui continua plus tard d'avancer progressivement. Sa plus haute réalisation est l'indo-grec ; mais le slave, le balte et l'indoeuropéen occidental, bien qu'il conservèrent quelques archaïsmes, subirent à leur tour cette transformation d'une façon originale. En face du type indoeuropéen III A, celui de l'indo-grec, ces langues représentent un type que nous appelons III B. Et bien, le développement dans une langue de nouvelles catégories et fonctions pose toujours le même problème : il faut une théorie capable d'expliquer tous les faits, qu'ils soient pan-indoeuropéens, qu'ils soient indo-grecs, qu'ils soient balto-slaves, etc. C'est la théorie que nous avons essayé de construire.

Le problème est approximativement le suivant : Les langues indoeuropéennes qui opposent un masculin et un féminin (toutes à l'exception des langues anatoliennes) possèdent des formants ou des suffixes pour l'exprimer : d'habitude -o et -ā respectivement. Or, puisque avant il n'y avait ni masculin ni féminin, il est clair que ni -o ni -ā n'avaient originellement cette valeur. De quelle façon l'ont-elles acquise ? d'où a-t-on pris ces formants qui avaient une autre signification ou qui n'en avaient point, pour marquer des catégories inconnues jusque là ? Ce que nous disons du masculin et du féminin peut s'appliquer aussi au singulier et au pluriel, au présent et au prétérit, au perfectif et à l'imperfectif, etc.

Et bien, l'explication de ces faits se trouve dans le phénomène de la grammaticalisation. Il nous faut d'exposer ici quelques idées sur ce phénomène.

C'est la polarisation qui constitue le point central du mécanisme de la grammaticalisation. Un élément ou une série d'éléments avec une valeur concrète qui s'ajoutent à une racine peuvent, quand cette racine s'ajoute à une autre, ou à d'autres qui manquent de ces éléments, prendre une valeur abstraite, générale : c'est-à-dire, une valeur grammaticale. Par ailleurs, les racines sans ces éléments se polarisent, c'est-à-dire, prennent la valeur opposée à celle que ces éléments ont acquise. Par exemple, déjà en hittite les formes verbales suivies de -i indiquent le présent et les formes sans -i, le prétérit. Or, originellement le -i

est un élément déictique, qui indique la présence, l'actualité, mais non pas le temps présent nécessairement. Un autre exemple: en slave, certains préverbes qui avaient originairement une valeur concrète, locale ou temporelle, prirent une valeur générale de „limitation de l'action“ (perfectif): par opposition à ces verbes, ceux qui ne portaient pas de préverbes devinrent imperfectifs (d'action non limitée).

D'autres fois un ou plusieurs phonèmes, placés à la fin d'une racine ou d'un thème et qui n'avaient aucune valeur sémantique, mais qui l'acquirent par les phénomènes de l'infection et la polarisation, se grammaticalisèrent.

Un mot indoeuropéen *gunā* signifiait „femme“: c'était un mot-racine. Or, à partir d'ici et peut-être de quelques autres mots on interpréta le *-ā* comme une caractéristique du féminin et en même temps des mots avec une voyelle thématique se polarisèrent comme des mots de genre masculin. En conséquence, l'*-o* devint la caractéristique du masculin (lat. *bonus/bona*). De façon analogue, l'allogement en *-s* de certaines racines prit une valeur désidérative par „infection“ à partir de la valeur de désir de certaines racines et par opposition aux formes dépourvues d'*s* de ces mêmes racines. Et il y a d'autres exemples analogues. Ces phénomènes se trouvent à l'origine de la grammaticalisation des racines et des thèmes en laryngale en slave et dans d'autres langues. Il faut bien remarquer que les caractéristiques du présent, du féminin, de l'imperfectif, etc., après avoir été créées par grammaticalisation, furent utilisées dans toute sorte de mots.

Bien entendu, un même élément phonétique peut se grammaticaliser pour acquérir des sens différents en fonction des oppositions dont il fait éventuellement partie. Ainsi *-ā-*, *-ē-*, *-i-* ont des valeurs très différentes (de prétérit, subjonctif, état, etc.) selon les langues.

D'autre part, dès qu'une opposition grammaticale est créée, elle tend à s'étendre à tous les mots susceptibles de l'accepter. Par exemple, l'opposition masculin/féminin, exprimée par *-o/-ā* fut plus tard introduite dans d'autres mots où il n'y avait ni *-o* ni *-ā*: le genre fut noté dans ces mots d'une façon différente, soit avec des suffixes, soit par concordance, soit en opposant simplement deux mots (type indoeuropéen *phētēr/mātēr*). De façon analogue, l'opposition présent/aoriste, créée sans doute par l'opposition des types *leiku-e/o//liku-é/o* et *gi-gn-é/o//gen-é/o*, s'étendit plus tard à tous les verbes. Certains thèmes furent réservés pour le présent (thèmes en *-sk-e/o*, *-neu-*, etc.) et d'autres pour l'aoriste (thèmes en *-s* et d'autres). Ces thèmes étaient attirés vers l'un ou l'autre des termes de l'opposition. Voilà pourquoi nous parlons d'attraction.

Si nous considérons maintenant le cas du slave, l'opposition aspectuelle perfectif/imperfectif est dominée par un grand nombre de faits d'attraction. Il n'a pas suffi d'opposer un verbe avec préverbe à un verbe simple. D'autres fois, le verbe simple était perfectif, tandis qu'on créait un imperfectif au moyen d'un suffixe. De façon analogue, une longue série de suffixes, la plupart d'entre eux d'origine laryngale, furent utilisés pour imperfectiviser les perfectifs avec préverbe qui conservaient de cette façon la valeur concrète de ce dernier.

Il est ainsi possible de suivre le procès par lequel l'indoeuropéen en général et ensuite les différents groupes de langues indoeuropéennes et les langues individuellement considérées, développèrent leur système flexional du nom et du verbe, surtout. La chronologie relative est parfois facile à établir, car il y a des procès qui présupposent nécessairement d'autres procès plus anciens, et il y a des archaïsmes évidents qui ont été conservés dans des langues évoluées. D'autres fois cette chronologie est moins facile à établir: il y a des évolutions différentes, plus ou moins parallèles, dans des groupes dialectaux qui se séparent du tronc commun et qui parfois entrent de nouveau en contact et se transmettent des innovations.

Or, il est difficile d'avancer dans la reconstruction des systèmes successifs des langues indoeuropéennes si la théorie de la grammaticalisation n'est pas appliquée à des éléments phonétiques qui à une date très reculée comportaient une laryngale. En effet, la morphologie indoeuropéenne grammaticalisa très fréquemment des groupes à laryngale d'origine radicale. Par exemple, *-i-*, *-u-*, *-ē-*, *-ei-*, *-ā-*, etc.: ce sont des éléments qui bien entendu n'ont pas acquis chacun un sens unique, mais des sens dépendant des fonctions et des langues. Par exemple, *-ā* note le féminin dans le nom, mais il peut noter le subjonctif et le prétérit, entre autres, dans le verbe. Naturellement, le système linguistique exclut toute ambiguïté.

Bien entendu, il est totalement impossible de répéter ici la théorie laryngale que j'ai exposé dans mes *Estudios sobre las sonantes y laringales indoeuropeas* [Madrid, 1973 (2^e éd.)] et qui se trouve à la base de livres plus récents par moi et par mes disciples. J'en présenterai cependant un exposé très bref.

Notre reconstruction du plus ancien système phonologique de l'indoeuropéen, établit l'existence d'un „système normal“ et d'un „système marginal“. Pour ce qui a trait au premier système, il est constitué par des consonnes dont nous ne nous occupons maintenant et par les voyelles, les sonantes et les laryngales suivantes :

Voyelles: e o (elles étaient indifférentes à la quantité).

Sonantes: r l m n i u.

Laryngales: H_1^i H_2^i H_3^i (trois laryngales à appendix palatal et qui ont respectivement, les timbres e a o).

H_1^u H_2^u H_3^u (trois laryngales à appendice labial et qui ont encore elles aussi les timbres e a o).

Dans le „système marginal“ (phonèmes expressifs, etc.) il y avait un a et quelques anomalies se rapportant au système consonnantique.

Il s'agit d'un système phonologique qui va évoluer plus tard. A long terme, comme il est bien su, les laryngales disparaissent: soit qu'elles vocalisent, soit qu'elles laissent leur trace dans les voyelles voisines. Ce dernier procès peut se réaliser de deux façons, ou bien en altérant le timbre de la voyelle suivante, ou bien en altérant celui de la voyelle antérieure avec un allongement simultané de sa quantité. C'est d'ici que provient le système indoeuropéen postérieur avec trois voyelles brèves ě, ǎ, ǝ et trois longues ē, ā, ō.

Notre théorie s'appuie en définitive sur l'existence de beaucoup de racines où à côté de formes à voyelle longue il y en a d'autres où apparaît un élément i (\bar{i}); dans d'autres racines, par contre, à côté de formes à voyelle longue il y a d'autres qui ont un élément u (\bar{u}).

Or, il n'est pas possible d'expliquer cette dualité par une perte phonétique de i (\bar{i}) ou u (\bar{u}), en sorte que, par exemple, ai. rām, lat. rem viennent de reim: il est impossible de fixer les conditions phonétiques de ces pertes hypothétiques. Les données sont totalement contradictoires.

Il est également impossible d'expliquer cette dualité par la présence d'allongements ou de suffixes avec i (\bar{i}) ou u (\bar{u}). Ces phonèmes de la présence de certaines racines non pas de la morphologie (bien que plus tard, effectivement, certains suffixes de cette origine phonétique aient trouvé une grande diffusion avec certains valeurs grammaticales, comme il est particulièrement clair en slave). Par exemple, à côté du gr. égnōn nous trouvons lat gnōui, ai. jajñaú, ags. cnāwan, aegl. znavati, etc. Pour nous la \bar{u} de ces formes provient phonétiquement de la H_3^u de la racine gno H_3^u „connaître“: si dans les formes citées du latin et de l'ancien indien elle est la marque du parfait, dans celle de l'ancien slave elle l'est de l'imperfectif, tandis qu'en anglosaxon elle n'a aucune valeur particulière, ce sont là des faits secondaires.

En conséquence, chaque fois qu'une racine présente des formes alternatives comme, par exemple, \bar{e} , $\bar{e}i$ ($\bar{e}i$), $\bar{e}i$ (racines avec H_1^i); ou bien \bar{a} , $\bar{e}i$ ($\bar{e}i$), $\bar{a}i$ (racines avec H_2^i); ou bien encore \bar{o} , $\bar{e}u$ ($\bar{e}u$), $\bar{o}u$ (racines avec H_3^u), il faut chercher une expli-

cation phonétique fondée sur les laryngales dont nous parlions avant. La même explication est valable pour le cas où ces racines présentent des formes alternatives que nous interprétons comme un degré zéro. En grandes lignes, ces formes alternatives provenant d'un degré zéro présentent, quelle que soit la laryngale qu'y intervient, ou bien \emptyset (perte de la laryngale) ou bien a (vocalisation en slave se transforme en o). Mais, en outre, la forme de degré zéro des racines avec \bar{H}_1^i , quel que soit le timbre de cette laryngale, peut présenter i; et la forme de degré zéro des racines avec H_2^u indépendamment aussi du timbre, peut présenter u.

En appliquant cette théorie au slave, il devient évident que fréquemment les deux thèmes différents tirés d'une même racine que nous trouvons en slave, sont en réalité en indoeuropéen deux dérivés d'un même thème. Ou bien ce sont deux thèmes dont la différence est fondée seulement sur le degré vocalique. De plus, il est clair maintenant que des formes qui comportent apparemment un suffixe, sont en réalité purement radicales, bien que parfois elles se soient répandues secondairement et soient devenues des suffixes avec un sens spécifique qui s'est développé dans le cadre d'une grammaticalisation. Je vais m'expliquer.

En face d'un présent spējo, la forme spēti, c'est-à-dire, l'infinitif qui est à la base du thème di prétérit, est identique du point de vue étymologique: la laryngale finale de la racine, H¹, développe un -j devant une voyelle. Le cas de živo par rapport à žiti est tout à fait parallèle (seulement, cette racine comporte une laryngale H²). Or, si nous prenons en considération les alternances vocaliques, nous rencontrons en ancien slave des traces de racines disyllabiques avec un degré zéro de la deuxième syllabe dans le thème de présent, et un degré plein dans celui de prétérit d'ici l'opposition de mənjo vis-à-vis de mənēti, de steljo vis-à-vis de stlāti (dans ce dernier cas, le vocalisme de la première syllabe est aussi différent). L'opposition entre -j et -ě dans un cas, entre -j et -a dans l'autre dérivé d'une opposition ancienne entre une laryngale et la même laryngale précédée de voyelle au degré plein.

Ces faits nous offrent une méthode adéquate pour expliquer l'origine d'une série de grammaticalisation de divers suffixes. Ainsi, dati et davati, qui sont comme l'on sait des verbes perfectif et imperfectif respectivement, présentent des éléments da- et dav- qui sont étymologiquement identiques. C'est le contexte phonétique qui explique les deux évolutions du groupe voyelle plus laryngale H². Mais, évidemment, à partir de ces deux possibilités on utilisa le doublet en vue de créer une marque de l'imperfectif.

Nous avons étudié ailleurs plus en détail le procès en vertu duquel des éléments comme -jo/-iši, -jo/-ješi, -jo/jati, ujo -ovati, -vajo/-vati et d'autres encore se sont propagés au dehors de leur endroit d'origine, devenant des suffixes proprement dits, concrètement, des suffixes imperfectifs. En réalité, en ce qui concerne quelques-uns d'entre eux, -ujo/-ovati par exemple, non seulement ils ont été appliqués à des racines où -u et -ov ne peuvent être étymologiques, mais aussi ils se sont contaminés avec des éléments étrangers -j et -a.

Le fait est que par un procès complexe, tandis qu'il y a beaucoup de verbes en -jo, -vo, -ajo, -ějo, etc. qui sont imperfectifs par opposition à un perfectif avec préverbe, certains de ces suffixes et quelques autres apparentés à eux (dont nous avons parlé plus haut), ont acquis la capacité d'imperfectiviser des perfectifs.

En conclusion: la théorie laryngale combinée avec la théorie des grammaticalisations peut nous donner une idée de l'origine d'une série d'oppositions nominales et verbales qui utilisent des éléments originellement radicaux et, plus concrètement, laryngaux. Tout ceci suppose que le slave, comme le reste de l'indoeuropéen III, avait perdu déjà les laryngales quand ces procès de grammaticalisation commencèrent. Ils appartiennent, certes, à tout l'indoeuropéen III: l'indo-grec, par exemple, se sert de ces suffixes dans le subjonctif et dans l'aoriste passif second du grec, comme nous l'avons dit. Mais la communauté avec l'indoeuropéen III B, qui présente des verbes d'état avec -ē et -ā, est beaucoup plus grande.

Ce procès a été long et laborieux, comme on le voit dans le fait que la plupart des fois il appartient au slave et au seul slave: même avec le baltique le slave présente de grandes différences en ce qui concerne l'opposition des deux thèmes du verbe, pour ne pas parler du système de l'aspect.

Une fois arrivés à ce point, nous pouvons faire une sorte d'inventaire du degré d'archaïsme et d'originalité du slave, de ses rapports avec d'autres langues et, concrètement, avec le baltique. Cet inventaire constituera la partie finale de notre exposé.

Le slave appartient, comme on le sait, à l'indoeuropéen III, indoeuropéen non anatolien, et plus concrètement à l'indoeuropéen III B, c'est-à-dire, à l'indoeuropéen occidental, qui n'a pas été pénétré par quelques innovations de l'indoeuropéen III A ou indo-grec. On sait que l'innovation la plus caractéristique de l'indoeuropéen III B est la tendance à réduire à deux les thèmes de chaque verbe. Or le slave occupe une place très spéciale à l'intérieur de ce groupe dialectal de l'indoeuropéen.

La différence du slave vis-à-vis d'autres branches de l'indoeuropéen est fondée dans une certaine mesure sur ses archaïsmes, comme nous venons de le dire. Parfois il s'agit d'un archaïsme qui est commun à l'anatolien et à l'indoeuropéen occidental ou, du moins, à la plupart des langues de ce dernier: c'est le cas, surtout, de la conservation de la flexion semi-thématique. Par contre d'autres fois le slave semble constituer un territoire marginal qui ne fut pas atteint par beaucoup d'innovations communes à la plupart de l'indoeuropéen III: c'est-à-dire, à l'indo-grec et à l'indoeuropéen occidental. Effectivement, ce n'est pas que dans la phase la plus ancienne de l'indoeuropéen, représentée pour nous par l'anatolien, que l'on trouve des archaïsmes comme l'inexistence du subjonctif et du parfait, l'identité de la 2^e et la 3^e sg. du prétérit, les restes de flexion sur un thème unique (parfois il

y a eu une différenciation phonétique secondaire), etc. Bien entendu, puisqu'il s'agit d'archaïsmes, ils peuvent parfois subsister çà et là : il n'y a pas de parfait en arménien, la flexion sur un seul thème a laissé des traces en grec, etc. Cependant il y a des cas où l'archaïsme du slave est plus grand que celui de l'anatolien. Par exemple, le slave ne distingue pas entre des désinences actives et moyennes, par opposition au cas le plus commun en hittite et ailleurs.

Cette aire marginale dont je parle comprenait non seulement le slave, mais aussi, bien entendu, le baltique. Dans cette langue il n'y avait pas non plus de subjonctif ni de parfait (rien que des amorces de celui-ci) ni de voix, etc. Cependant, le baltique est parfois plus archaïque que le slave. Il a maintenu, par exemple, l'indistinction des voix dans les verbes de thèmes à laryngale. Au contraire, le slave, avec l'indoeuropéen occidental dans son ensemble, n'a pas un futur sigmatique comme celui de l'indo-grec et du baltique.

Le baltique et le slave appartenaient, donc, à une même aire de l'indoeuropéen, mais ils constituaient pourtant des dialectes partiellement différents. Certaines isoglosses de l'indoeuropéen III n'ont atteint ni le slave ni le baltique, quelques autres ont atteint le slave, mais non pas le baltique et les deux langues ont été exposées à des degrés différents à des isoglosses d'une extension plus réduite. Ainsi, les prétérits à suffixe laryngal suivi de -s se trouvent dans quelques langues de l'indo-grec et quelques autres de l'indoeuropéen occidental : l'arménien, le grec, le slave et le celte, mais ils sont absentes du baltique, entre autres langues. Bien sûr, une isoglosse très généralisée peut atteindre aussi bien le slave que le baltique : ainsi, les prétérits composés qui sont caractéristiques du grec, du slave, du baltique, du germanique, du latin. Du reste, le détail des différences entre les deux langues est compliqué, leur évolution ayant été indépendante. On peut dire la même chose en ce qui concerne de détail de l'organisation des présents à laryngale, de leur forme et de leur signifié : il y a d'importants éléments communs au germanique, au latin et au celte, mais le détail comporte des différences.

Le baltique et le slave appartiennent, donc, à une aire marginale qui est cependant atteinte par quelques isoglosses provenant des langues centrales. Elle est atteinte parfois dans sa totalité, parfois dans quelque domaine seulement ; parfois d'une manière identique, parfois avec des adaptations. Au Nord des Carpathes s'établirent certains peuples dont la langue avait accepté (quoique pas toujours) les innovations de l'indoeuropéen III, mais non pas, hormis quelques-unes, celles de son dialecte méridional, l'indoeuropéen III A. Celui-ci était transporté par le peuple le plus expansionniste, constitué par les ancêtres des Indo-iraniens et des Thraco-phrygiens, des Illyriens, des Macédoniens, des Arméniens, des Grecs. Il s'agit d'un vaste groupe de langues qui finit par pénétrer en Asie Méridionale à partir aussi bien de l'Est (Tourkestan) que de l'Ouest (Europe) : ils y établirent des contacts à l'intérieur du groupe même et aussi avec l'indoeuropéen II, l'anatolien, qui avait pénétré à une date plus ancienne. Evidemment, cet indoeuropéen III A ou indo-grec n'était pas uniforme. On a vu que quelques isoglosses du grec (et peut-être d'autres langues que nous ne connaissons pas) ont pénétré soit en slave seulement, soit en slave et en baltique, soit dans un domaine linguistique plus étendu.

D'autre part, les langues slaves et baltiques qu'on parlait de la Mer Baltique jusqu'aux Carpathes et dont le domaine pénétrait beaucoup en Russie, constituaient une zone conservatrice en rapport avec les avant-gardes indoeuropéennes qui avançaient vers le centre de l'Europe. Sa langue (l'indoeuropéen III B) était proche, comme nous venons de le voir, du baltique et du slave. Mais nous savons aussi qu'elle avait accepté depuis une date très reculée des inventions comme le parfait, qui est commun au tokharien, à l'indo-grec et à l'indoeuropéen occidental. D'autres fois il s'agissait d'innovations occidentales proprement dites qui n'avaient pénétré en baltique ni en slave, en tant que langues archaïsantes et frontalières.

Il est vrai, cependant, que de la même façon que certaines innovations du grec sont communes au baltique et au slave ou du moins à ce dernier, il y a aussi des innovations du germanique qui ont atteint à partir de l'Ouest l'une ou l'autre de ces deux langues. Il y a une coïncidence dans les cas obliques en -m, dans la flexion du participe féminin, etc. D'autres fois, des traits communs au baltique, au slave et à l'indo-iranien ont été mis en relief : citons par exemple la palatalisation des guturales, la confusion des timbres des voyelles (qui existe aussi en germanique), la transformation de l's en š après i, u, r, k, des faits lexicaux divers.

Nous pensons, en définitive, que la situation linguistique, si particulière, du balto-slave, peut s'expliquer à l'aide d'une hypothèse assez simple. Le balto-slave constituait l'arrière-garde de la horde indoeuropéenne qui avança vers l'Occident à travers le centre de la Russie et par le Nord des Carpathes. Cette arrière-garde est l'élément le plus conservateur de l'indoeuropéen. Après lui, il n'y a plus des peuples indoeuropéens, mais uralo-altaïques. Effectivement, un autre reste de l'indoeuropéen septentrional, le tokharien, traversa les monts Tien Shan vers l'Orient, à partir du Tourkestan, et resta tout à fait isolé. Le balto-slave a, d'autre part, des innovations communes avec les langues septentrionales les plus avancées, notamment avec le germanique.

Et bien, nous pensons qu'au Sud de la horde septentrionale avançait parallèlement à la Mer Noire, une horde méridionale, celle de l'indo-grec, dont la tête était composée par les ancêtres des Arméniens, des Tokhariens et, à la place la plus avancée, des Grecs. En établissant une hypothèse très simple, on peut dire que la horde septentrionale et la méridionale étaient en contact, en Ukraine et en Russie, dans la zone du balto-slave (au Nord) et de l'arménien et du grec (au Sud). L'avant-garde de la horde du Sud était parallèle à l'arrière-garde de celle du Nord. Ceci explique les isoglosses que nous avons citées qui mettent en rapport le baltique et le slave (ou du moins l'une de ces deux langues) avec le grec et, parfois, avec l'arménien et le thracien. Ces mêmes isoglosses se propagèrent aussi, parfois vers l'Ouest (le germanique, etc.). Ainsi, le baltique et le slave n'étaient pas seulement des langues septentrionales plus ou moins archaïques, plus ou moins proches du germanique et des autres langues de l'Ouest. Elles étaient en même temps la charnière à travers laquelle les innovations de la zone la plus avancée de l'indo-grec pénétraient dans l'indoeuropéen septentrional.

Mais ce n'est pas tout. A partir d'un moment donné, le grec, le thracien et arménien s'éloignèrent vers le Sud ou bien passèrent en Asie: le contact entre ces langues et le balto-slave s'interrompit. Dès ce moment, l'avant-garde de la horde méridionale en Europe fut constituée par les indo-iraniens (premièrement par les cymmériens, après par les scythes), qui avancèrent jusqu'aux confins des baltes et des slaves. Ceci explique une deuxième série d'isoglosses plus récentes: celles qui sont communes à l'indo-iranien (et parfois aussi à l'arménien et au thracien, mais non pas au grec). C'est la deuxième fois que le balto-slave constitue la charnière entre les deux groupes de langues, l'indoeuropéen III A et B. Cette fois, pourtant, le contact était avec le groupe d'arrière garde de l'indoeuropéen méridional. C'est ainsi que s'explique la complexité des rapports entre les langues dont nous parlons.

Si nous passons maintenant aux innovations qui sont communes au baltique et au slave et à celles que ces langues partagent avec d'autres langues, il faut dire qu'il y a là des cas différents, parfois très complexes. Il est visible parfois que la communauté entre les deux langues a été acquise d'une façon graduelle et secondaire, sans doute grâce à l'influence de l'une sur l'autre. En tout cas, nous sommes de moins en moins tentés d'attribuer toute coïncidence entre le balte et le slave à la plus haute antiquité, en somme, à un „balto-slave“ commun. On pourrait difficilement imaginer qu'entre deux langues qui ont coexisté l'une à côté de l'autre pendant des milliers d'années, soit comme des adstrats, soit comme un superstrat et un substrat, il n'y ait pas eu une approximation graduelle. Cela peut être parfois prouvé, par ailleurs.

L'article de A. Senn dont nous avons parlé auparavant, présente une liste de traits communs au baltique et au slave qu'il étudie chronologiquement en faisant voir parfois que le détail varie d'une langue à l'autre. Il s'agit de traits comme la palatalisation balto-slave, les particularités de l'accent, la flexion des participes actifs, le génitif singulier des thèmes en -o, les nouveaux comparatifs, le pronom *tos/tā*, le suffixe verbale lit. -*āju* = sl. -*ujo*, etc. Senn rebond vraisemblable l'hypothèse que dans beaucoup de ces cas il s'agit d'innovations qui se sont développées d'une façon graduelle, parfois non seulement en baltique et en slave, parfois à partir du slave. Quelques-unes cependant peuvent dater de loin.

C'est de cette façon que s'est constitué l'ensemble de langues que nous pouvons dénommer globalement balto-slave. Il s'agit d'ailleurs d'un groupe dialectal qui n'est unitaire ni quand aux archaïsmes indoeuropéens ni quand aux innovations communes au germanique et aux langues de l'Ouest ou bien au grec et à l'arménien dans une première phase, à l'indo-iranien dans une deuxième. Les innovations qui appartiennent seulement au groupe et qui parfois ne se sont imposées que d'une façon graduelle, ne sont pas non plus unitaires. Et bien, c'est à l'intérieur de ce panorama que le groupe du slave se conforma peu à peu, à

l'aide d'innovations auxquelles nous avons déjà fait allusion en partie lorsque nous avons parlé des innovations créées par grammaticalisation : les innovations qui sont caractéristiques du slave. Car il faut signaler que les caractéristiques les plus prononcées du slave sont, surtout en ce qui concerne la flexion verbale, des innovations du slave même, quoique évidemment à partir d'une base indoeuropéenne : à savoir, les préverbes et une série de suffixes laryngaux d'origine radicale. Le baltique, qui avait des points de départ semblables, obtient des résultats très différents en ce qui se rapporte à l'opposition des deux thèmes de chaque verbe et à l'organisation du système verbal dans sa totalité. Il est plus archaïque, cependant, à plusieurs points de vue.

Le slave à son tour innova tout le système des aspects, établit l'adscription de l'infinitif et du participe au deuxième thème, créa tous les détails de la morphologie de l'imparfait, etc. Il s'agit d'éléments indoeuropéens qui furent utilisés avec une liberté complète. Ce sont ces innovations qui donnèrent définitivement au slave sa physionomie caractéristique ; il faut ajouter à cela les innovations phonétiques et celles de la flexion du nom et du pronom. C'est la physionomie d'une langue archaïsante qui a accepté des isoglosses diverses des langues périphériques et qui a maintenu avec le baltique, prochain mais différent, un double jeu soit d'approximation, soit de différenciation de plus en plus claire et tranchante. Dans l'ensemble, le baltique et le slave constituent, pour ainsi dire, l'axe autour duquel s'est déroulée l'histoire des langues indoeuropéennes en Europe jusqu'au moment où les groupes linguistiques de l'âge historique se sont constitués.

BIBLIOGRAPHIE

- Adrados 1973: F. R. A d r a d o s. *Evolución y estructura del verbo indoeuropeo*. Madrid, 1973 (2^e ed).
- Adrados 1974: F. R. A d r a d o s. *Estudios de Linguística General*. Barcelona, 1974 (2^e ed).
- Adrados 1975: F. R. A d r a d o s. *Lingüística indoeuropea*. Madrid, 1975.
- Birnbaum 1966: H. B i r n b a u m. *The Dialects of Common Slavic*. „Ancient Indoeuropean Dialects“ (ed. par H. Birnbaum et J. Puhvel). Berkeley — Los Angeles, 1966.
- Birwé 1956: R. B i r w é. *Griechisch-Arische Spachbeziehungen im Verbalsystem*. Hesen, 1956.
- Dvornik 1956: R. D v o r n i k. *The Slavs. Their Early History and Civilisation*. Boston, 1956.
- Georgiev 1966: V. I. G e o r g i e v. *Introduzione alla Storia delle Lingue Indoeuropee*. Roma, 1966.
- Gimbutas 1963: M. G i m b u t a s. *The Balts*. London, 1963.
- Gimbutas 1968: M. G i m b u t a s. *Die Indoeuropäer: Archäologische Probleme*. „Die Urheimat der Indogermanen“ (ed. par A. Scerer). Darmstadt, 1968.
- Gimbutas 1971: M. G i m b u t a s. *The Slavs*. London, 1971.
- Mayrhofer 1974: M. M a y r h o f f e r. *Die Arier im vorderem Orient — ein Mythos? „SWAW. Ph. — H. Kl.“*, 294/3. Wien, 1974.
- Senn 1966: A. S e n n. *The Relationships of Baltic and Slavic*. „Ancient Indoeuropean Dialects“ (ed. par H. Birnbaum et J. Puhvel). Berkeley — Los Angeles, 1966.
- Szémereyi 1957: O. S z é m e r e n y i. *The Problem of Balto-Slavic Unity. A Critical Survey*. „Kratylos“, 1957, 2.
- Villar 1974: F. V i l l a r. *Historia de la flexión nominal indoeuropea*. Madrid, 1974.
- Villar 1979: F. V i l l a r. *Hetita e indoeuropeo*. „Emerita“, XLVII, 1979.